

Du même auteur
Aux éditions Calmann-Lévy
LES GUERRIERS DE L'ÉTERNITÉ
Le Dernier Gardien des rêves, t. I, 2005

John C. Wright
Les Guerriers de l'Éternité, II
**LES BRUMES
D'ACHÉRON**

roman
traduit de l'anglais
par Jean-Pierre Pugi

Titre original :
MISTS OF EVERNESS
(Première publication : Tor, États-Unis, 2005)
John C. Wright, 2005
Pour la traduction française :
Calmann-Lévy, 2006
ISBN 2-7021-3669-9

Dédié avec affection et respect
aux marins, officiers et aviateurs
des SS Donald Cook, SS Hawes,
SS Mitscher, SS Oscar Austin,
SS San Jacinto, USNS Kanawha,
ainsi qu'à l'escadron d'attaque 105.
Nous avons tous conscience
que ce récit est une œuvre d'imagination
et que, dans le monde réel, les forces du Mal
ne pourront et ne réussiront jamais
à vous vaincre.

Les champs d'amarante

Il était une fois une belle prairie où se côtoyaient amarante et moly. Les fleurs d'amarante aux couleurs chatoyantes se balançaient langoureusement parmi les hautes herbes que courbaient les caresses du vent. Cette étendue se nichait dans une vallée cernée de toutes parts par les Montagnes de Fer, qui ne la rendaient accessible que par la voie des airs. Oiseaux et papillons de toutes variétés y vivaient. Ils jouaient, chantaient et voletaient parmi les arbres et les fleurs, l'esprit serein car on ne trouvait ici aucun chat ou renard, pas même un écureuil.

Seules deux catégories d'habitants n'avaient pas d'ailes. M. Mulot appartenait à la première. (Sa famille déclarait descendre d'une souris qui avait réussi à fuir grâce à un habile stratagème de la sinistre demeure de Grand Duc peu avant l'heure du souper. Cette aïeule était censée avoir passé sa nuit de noces dans les serres du rapace, au-dessus des Montagnes de Fer – M. Mulot connaissait un grand nombre d'anecdotes pleines de sel se rapportant à cette aventure.)

La seconde catégorie n'avait qu'un seul représentant : la Princesse Affligée, qui vivait dans la tour du centre de la vallée, sur la grande Colline de la Saussaie, au milieu des Saules Pleureurs.

Cette construction aux couleurs crépusculaires – pierres écarlates, roses et rouge cerise – était percée de fenêtres aux vitres cramoisies aussi grandes que nombreuses. Qu'elle n'eût pas de porte n'avait rien d'étonnant, dans une contrée où tous savaient voler (à l'exception, bien entendu, de M. Mulot ; mais ce n'était pas pour lui un problème car ses semblables avaient toujours su se rendre où ils le souhaitaient sans emprunter pour autant des

entrées officielles).

Quelques habitants de la vallée affirmaient que cette tour 9 provenait d'un château érigé dans les nuages, une construction qui un jour avait percuté un des sommets des Montagnes de Fer alors qu'elle volait en rase-mottes, ce qui avait projeté ce fragment au fond de la vallée. Seuls les Saules auraient pu confirmer ou démentir cette histoire, car leurs souvenirs remontaient bien au-delà de cette époque, mais ils étaient – comme la plupart des arbres – peu enclins à faire des confidences.

Une belle journée de printemps, M. Mulot monta jusqu'à la maison de Grand Duc et martela sa porte avec le pommeau de sa canne.

« Coucou, Hibou ! appela-t-il. Je suis venu ici pour le compte de la Princesse Affligée. Tout laisse supposer qu'elle a perdu son nom. Pouvez-vous m'aider à le retrouver ? On vous dit plein de sagesse.

– Qui est là ? fit une voix à l'intérieur de la demeure.

– C'est moi, M. Mulot. »

La porte s'ouvrit sur Mme Grand Duc.

« Je suis désolée, mais mon époux est en congrès.

– En congrès ?

– C'est, par tradition, une activité à laquelle tous les hiboux se livrent sitôt qu'ils se réunissent, mon cher. Des activités assommantes, même si ces rassemblements agressent bien moins les oreilles que ceux des corbeaux.

Mais entrez, j'allais justement faire une collation.

– Non, merci », répondit M. Mulot en contenant un frisson.

Il y avait longtemps que sa famille et celle de Grand Duc avaient signé une trêve – cela datait en fait de l'arrivée de la Princesse Affligée (qui portait alors un autre nom) –, mais voir des hiboux attablés mettait toujours les Mulot mal à l'aise. De telles scènes ravivaient trop de mauvais souvenirs.

Mme Grand Duc cilla derrière ses grosses lunettes rondes (ses yeux étaient ronds, eux aussi, dorés et d'un diamètre inquiétant) avant de déclarer : « Vous m'en voyez désolée. J'avais l'intention de grignoter quelques biscuits et un bout de fromage, et j'espérais avoir de la compagnie.

– Un bout de fromage ? » Les moustaches de M. Mulot en frémissaient. « J'ignorais que les hiboux en consommaient.

– Disons que... nous en gardons toujours un morceau pour nos éventuels invités. Depuis que notre différend a trouvé un terme, il arrive que des rongeurs nous rendent visite ; et je sais à quel point les végétariens sont stricts en ce qui concerne leur régime. »

10 Elle regagna la cuisine ; M. Mulot lui emboîta le pas en essayant de ne pas paraître trop intimidé.

La demeure des Grand Duc s'avérait d'ailleurs bien moins obscure et lugubre qu'il ne l'avait imaginé. M. Mulot la trouvait même agréable et bien entretenue. Il ne voyait nulle part des pelotes de poils et d'os de souris régurgités, contrairement à ce qu'affirmaient les comptines qu'on lui avait rabâchées pendant l'enfance. Grand Duc s'était marié. Son épouse avait dû lui faire perdre ses manies et son laisser-aller de vieux garçon.

Tous deux s'assirent devant une tasse de thé et une petite assiette de biscuits, et ils parlèrent du temps (un sujet de conversation qui n'était jamais déprimant dans la Vallée Radieuse, où régnait un éternel printemps), puis Mme Grand Duc lui demanda : « Que se passe-t-il exactement avec la princesse ?

– Puis-je tout vous raconter ?

– J'en serais ravie ! J'adore les histoires !

– Qui n'en est pas friand, ma chère ?

– Ma préférée, c'est celle que raconte Oie Grise lorsqu'elle décrit ces étendues de glace infinies qu'on trouve loin au sud, là où ses congénères se rendaient une fois l'an... à l'époque où l'Hiver envahissait notre vallée début décembre. L'approche de ses troupes nous était annoncée par les étendards qu'elles suspendaient aux branches et à tout ce qui était en surplomb. Mais je m'égare ! Dites-moi tout. Il est si rare que les souris aient quelque chose d'intéressant à raconter. Heu... je ne voulais pas... Eh bien, vous n'allez pas contester votre tendance à rabâcher la même chose... cette anecdote sur mon mari. »

Mme Grand Duc laissa piteusement décroître sa voix. Elle espérait ne pas avoir froissé M. Mulot. Tous savaient que le savoir de la gent trotte-menu n'était guère étendu, vu que les souris ne possédaient pas d'ailerons qui leur auraient permis de sortir de la Vallée et de découvrir le vaste monde. Mais M. Mulot, feignant de n'avoir rien entendu, entama son récit sans plus attendre.

« Les Saules Pleureurs versaient comme à l'accoutumée leurs larmes quand j'entendis Étourneau leur chanter : “Pourquoi vous lamentez-vous ? Nous vivons dans un vallon d'amarante où l'Hiver ne peut pénétrer. Ici, les fleurs ne se fanent jamais ; leurs senteurs communiquent à ceux qui les inhalent une éternelle jeunesse et une ineffable beauté. Alors, pourquoi un tel chagrin ?”

11 « J'entendis également le vent se faufiler entre les Saules pour apporter leur réponse à Étourneau. “Nous pleurons parce que la Princesse Affligée ne sait plus voler.”

« “Comment peut-on oublier une chose aussi élémentaire ? s'enquit Étourneau, surpris. Chaque oisillon maîtrise cet art dès sa sortie du nid ; la joie est la clé de la réussite. Elle nous libère, et la liberté a le pouvoir de nous

emporter au plus haut des cieux.”

« Les Saules laissèrent au vent le soin de rétorquer : “La princesse a perdu sa joie de vivre en perdant son nom.” »

Mme Grand Duc fit claquer sa langue. « Seigneur, on peut dire que cet Étourneau sait trouver les mots justes !

– C’est indéniable, reconnut M. Mulot avec peut-être un soupçon d’irritation. Qu’allons-nous faire, pour aider la princesse ?

– Faire ? répéta Mme Grand Duc en clignant des yeux. On ne peut absolument rien “faire” contre la mélancolie ! C’est comme le temps. Ça va, ça vient.

– Mais, chère madame, rétorqua M. Mulot sur un ton plus cassant. Cela va bien au-delà de la simple mélancolie, bien au-delà du chagrin. Sa tristesse trouve sa source au plus profond de son être ! Elle a perdu son nom et nous devons le retrouver.

– Absolument ! » fit un personnage à la voix grave et profonde.

M. Mulot sursauta, renversant du thé sur sa veste marron.

Le nouveau venu n’était autre que Grand Duc en personne. En dépit de son tour de taille imposant, il se déplaçait toujours aussi silencieusement. (Et peut-être avait-il pénétré dans la cuisine par la porte de service dans l’unique but d’effrayer le visiteur. Sans être d’un caractère facétieux, M. Mulot s’était adressé assez sèchement à son épouse.)

« Comment s’est passé ton congrès ? » s’enquit cette dernière.

Grand Duc se dirigea vers la théière en se dandinant.

« Un fatras de balivernes et de billevesées ! » Sa tête effectua un demi-tour complet avant qu’il n’ajoute par-dessus ses épaules : « Nous avons débattu (Oh, salut Mulot !) de la question abordée par ton visiteur, mais avec toutes les propositions et points de procédure, assignations et résolutions, il nous faudra tout le mois 12 en cours et une bonne partie du suivant pour arriver à la conclusion qui s’impose et que ce brave M. Mulot a si clairement exposée. Retrouver le nom de la Princesse Affligée est devenu une nécessité.

– Oh, elle finira par s’en remettre, mon chéri ! » affirma Mme Grand Duc.

Son mari bomba le torse et dilata ses joues pour exprimer son mécontentement. « Ce n’est pas une affliction dont on se relève comme d’un vulgaire rhume de cerveau. La princesse est peut-être en grand danger ! »

Il lui arrivait fréquemment de s’adresser durement à son épouse. Grand Duc ne trouvait ces façons choquantes que venant d’un tiers.

« N’ébouiriffe pas tes plumes comme ça, mon chéri ! Rien de fâcheux ne peut arriver à qui que ce soit, dans la Vallée Radieuse. »

Bien que grandement intimidé par le maître de ces lieux, M. Mulot avait tant d’affection pour la princesse qu’il se permit d’intervenir.

« Veuillez me pardonner, monsieur Duc ! Mais pourriez-vous préciser la nature du péril en question ? Je vous en conjure ! »

Grand Duc inclina la tête et baissa un œil sur M. Mulot. « Je l’ai appris par Cardinal. Ne seriez-vous pas au courant ? »

M. Mulot déglutit avant de lever le regard sur la silhouette imposante de son interlocuteur. « J’aime tant les histoires. »

À sa grande surprise, Grand Duc affichait un air jovial quand il s’assit avec sa tasse de thé.

« Qui n’en raffole pas, dans cette vallée ? »

IV

« Je m’étais rendu chez Cardinal, que je souhaitais consulter à propos de questions théologiques n’ayant – malgré leur incontestable grand intérêt – aucun lien avec ce récit. Son adjoint, le Secrétaire, venait de prendre congé et nous bavardions de choses et d’autres. Je m’apprêtais à le laisser quand voilà que surgit (sans se faire annoncer) une Mme Corbeau au plumage hérissé.

« “C’est ma faute, c’est ma faute !” croassait-elle. Mme Corbeau est une dame au demeurant charmante, et vous savez tout le bien que je pense d’elle, mais j’ai quelques réserves à émettre quant à sa 13 voix ! Il a fallu à Cardinal un long moment pour la calmer et apprendre les causes de son agitation.

« Tout indique que son époux était allé présenter leur œuf à la princesse, afin qu’elle le bénisse avant son éclosion. Nul n’ignore que M. Corbeau était notre entrepreneur de pompes funèbres à l’époque où l’Hiver arrivait encore jusqu’à nous et qu’il est pour ainsi dire en chômage technique depuis la fin des hostilités. Il s’interdisait de gâcher les chances d’avenir de leur jeune fils en lui faisant porter le fardeau (je tiens à préciser que je ne fais que citer Mme Corbeau) de son nom de famille.

– Pourquoi donc ? s’exclama Mme Grand Duc. Je trouve “Corbeau, fils de Corbeau”, absolument ravissant !

– Ne m’interromps pas, femme ! J’ai rétorqué que je trouvais “Corbeau, fils de Corbeau”, absolument ravissant…

– N’est-ce pas ce que je viens de déclarer ?

– Hmm ! Je suis allé jusqu'à dire que c'était un nom adorable ! Mais M. Corbeau n'a pas voulu en démordre. Il tenait absolument à ce que leur enfant reçoive le nom de son cousin Choucas. Et d'après Mme Corbeau, la princesse s'est littéralement effondrée en entendant prononcer ce nom. Elle a même failli tomber par la fenêtre, à en croire Mme Corbeau (mais, malgré tout le bien que je pense d'elle, il est indéniable qu'elle a tendance à exagérer.) Ah... Où en étais-je, déjà ?

– À cette histoire de choucas, chicota M. Mulot.

– Ah, oui ! La princesse s'est mise à pleurer, et voir des gouttes sortir de ses yeux a naturellement terrifié cette pauvre Mme Corbeau. Elle en a perdu la tête. Pleurer ! Un hibou ne pleure jamais, je vous le garantis, et je n'ai jamais vu une corneille ou un freux verser la moindre larme. Et vous, monsieur Mulot ?

– Les souris ne pleurent pas, confirma M. Mulot en secouant la tête. Quand je sens la tristesse me gagner, je m'empresse de grignoter quelque chose.

– Voilà qui est plein de sagesse.

– Est-ce ainsi que la Princesse Affligée a perdu son nom ? intervint Mme Grand Duc. À cause du petit garçon de Mme Corbeau ? Nous devrions peut-être rappeler à l'ordre ces corvidés qui sèment le désordre dans notre petite communauté.

– Auriez-vous oublié quel était son nom précédent ? s'enquit Grand Duc.

– Et c'était ? voulut savoir M. Mulot.

– La Princesse Joyeuse. »

M. Mulot en fit des bonds de joie. « Vous le connaissez donc ? Je vais aller l'en informer de ce pas !

– Ce n'est pas aussi simple, monsieur Mulot ! déclara Grand Duc avec emphase. Je ne vous ai pas dit ce que m'a confié Cardinal. »

M. Mulot inclina une oreille. « Je suis tout ouïe, monsieur.

– Il m'a déclaré... et il convient de garder à l'esprit que c'est un érudit en matière de doctrine ! Cardinal m'a raconté l'histoire suivante...»